

Edouard Mac'Avoy
■
Le plus clair de mon temps
1926-1987



Pour
Mémoire
■
Ramsay

Dans la même collection
"Pour Mémoire"
dirigée par Claire Paulhan,

ont paru :

Catherine Pozzi
Journal 1913-1934

Jean Grenier
La dernière Page

et paraîtront :

Philippe Viannay
*Du bon usage de la France
1940-1986*

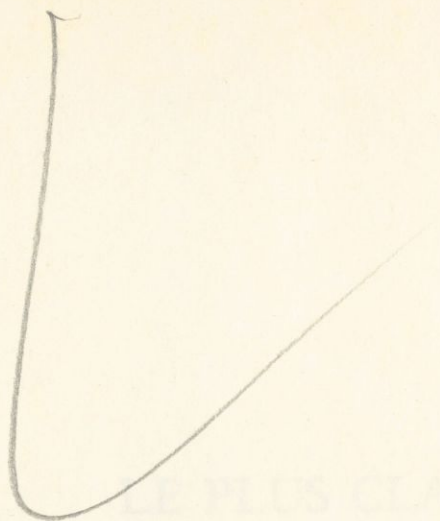
Jean Paulhan
Fragments autobiographiques

Jean Follain
Agendas 1926-1971

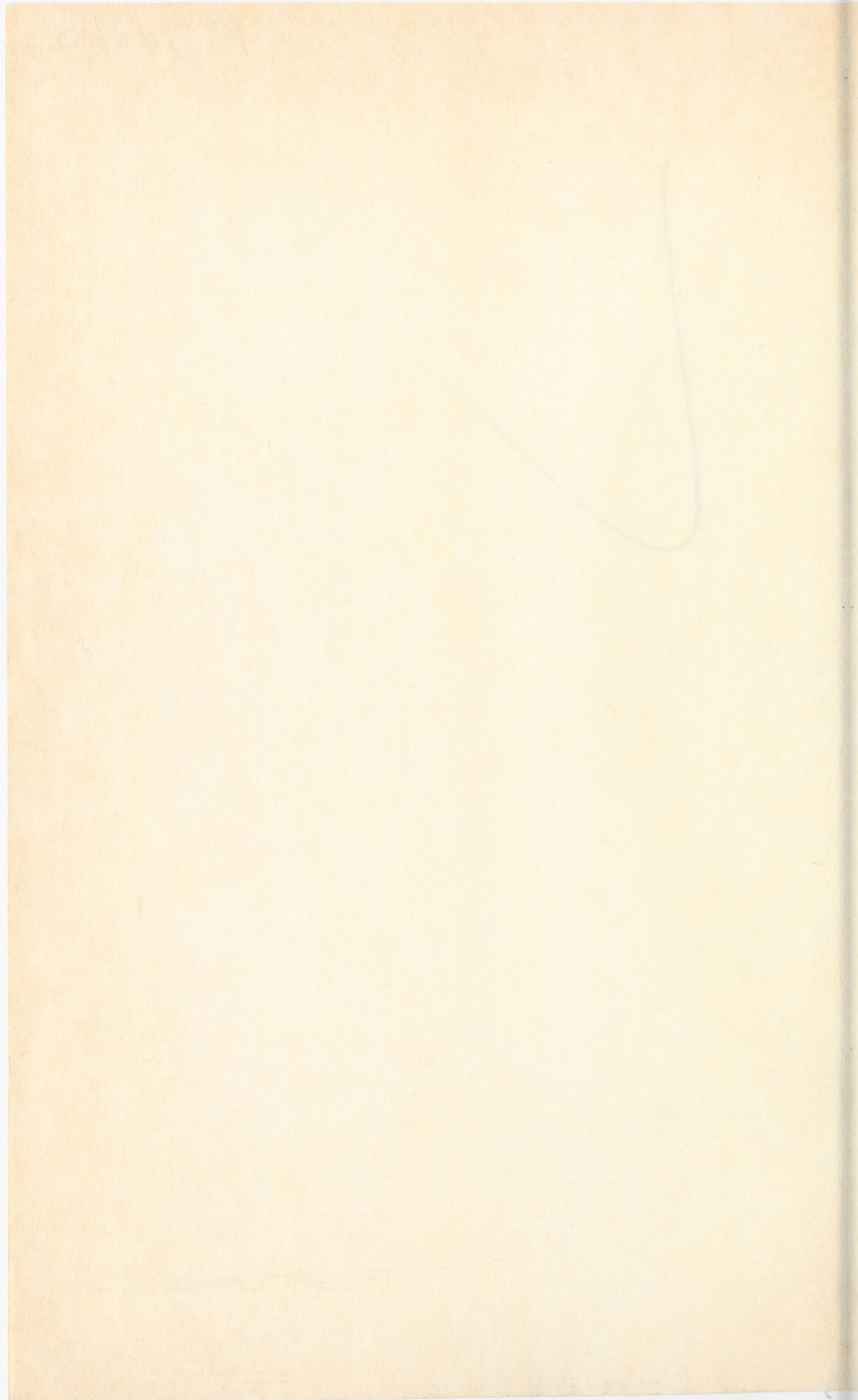
Jean Grenier
Carnets 1944-1971

598394

155x240



LE PLUS CLAIR
DE MON TEMPS



NC

e

EDOUARD MATHÉVOT

LE PLUS CLAIR
DE MON TEMPS

Édition annotée par Clément Pichard

8° Ln²⁷

95775

Éditions Payot

11 rue de Charleville

75002 Paris

LE PLUS CLAIR
DE MON TEMPS


88051-2-21-2005-10
92

EDOUARD MAC'AVOY

LE PLUS CLAIR
DE MON TEMPS

1926-1987

Édition annotée par Claire Paulhan

1206 
Éditions Ramsay
9, rue du Cherche-Midi
75006 PARIS

98961-20-05-1988-12986

EDOUARD MAGAYOY

LE PLUS CLAIR
DE MON TEMPS

1926-1987

Éditions Ramsay par Claire Paulson



© Éditions Ramsay, 1988
ISBN 2-85956-674-0

ISSN 0986-4180

Je dédie ce journal :
à Anne, mon épouse, qui a enrichi ma vie et
mon travail bien plus qu'elle ne peut l'imaginer,
à mes trois enfants bien-aimés, Dominique,
Patrick et Pascale,
à mes trois petits-enfants, Ariane, Leïla et
Guénolé.

Je le dédie aussi à Jean-Pierre Prévost, mon
collaborateur depuis vingt-cinq années, à qui je
dois, l'âge venu, de garder le goût d'entreprendre.

Et je remercie mon ami Michel Tournier de
m'avoir offert le beau titre de ce livre.

Décembre 1987.

Je dédie ce journal
à Anne, mon épouse, qui a écrit
mon journal bien plus qu'elle ne
l'a écrit. Je dédie ce journal
à mes deux enfants bien-aimés, Louis
Paul et Pierre.
Je dédie aussi à Jean-François
Perron, mon collègue de
travail, et à son épouse, Marie-
Thérèse. Je dédie ce journal
à mes deux enfants bien-aimés,
Louis et Pierre.

Début 1875



1875
1875
1875

« Faites ce qui est en vous »
Imitations, I-VII.

• James ce qui est en vers
L'ouvrage I-VII

Souvenirs d'enfance

Le premier souvenir que j'ai de mon enfance est celui d'un jour où j'étais assis sur le bord d'un ruisseau, à regarder les poissons qui sautaient hors de l'eau. C'était un jour d'été, et le soleil brillait dans le ciel. Les poissons sautaient si haut qu'ils semblaient voler. J'étais si fasciné par ce spectacle que j'avais oublié de respirer. C'est à ce moment-là que j'ai compris que la vie est un spectacle merveilleux, et que nous devons tous en profiter.

Malgré cela, j'étais triste, à l'âge de six ans, d'être sans cesse couronné. Pour avoir le pain, les autres me donnaient que je n'oublierai pas, pour me faire un vélo, une bicyclette, une moto, un camion, un cabinet à toilette, une table, un lit, un fauteuil d'école, et une parade de tous les jours. Avec tout cela, je me suis mis à la recherche, pendant que les autres se disputent et obtiennent tout ce qu'ils veulent. L'avenir, malgré cela, est incertain.

Souvenirs d'enfance

A Lausanne, où j'ai passé mon enfance, mes parents avaient loué le rez-de-chaussée d'une grande villa, avec un jardin. L'inconvénient terrible, dont nous prîmes conscience très vite, était notre voisin du premier étage. Il tapait comme un énergumène sur son piano, jusqu'à une ou deux heures du matin. Malgré les petits mots suppliants que ma mère, migraineuse, faisait glisser sous sa porte, notre voisin continuait à jouer furieusement, tard dans la nuit. Un jour, je rencontrai dans l'entrée un monsieur à lunettes qui me parut très, très laid. Je courus vers les boîtes aux lettres. Rez-de-chaussée : Mac'Avoy. Ier étage : Igor Stravinsky... Le génie dérange son époque, il incommode ses voisins.

★

Maigrichon, pâle, nerveux, à l'âge de six ans, j'étais sans cesse enrhumé. Pour avoir la paix, ma mère, un certain jour que je n'oublierai pas, posa sur une table un cyclamen, me mit en mains un cahier à dessin, crayon, couleurs et verre d'eau, et me persuada de peindre ce cyclamen. Avec passion, je me mis à la tâche, passion qui me fit brûler les étapes, et bâcler mon dessin. L'aventure, entreprise dans l'enthou-

siasme, ne tarda pas à tourner mal. Les rouges et les violets des fleurs avaient tendance à dégouliner dans le vert des feuilles. Je mettais trop d'eau. Et cette première expérience de l'aquarelle se termina dans un affreux embrouillamini coloré, où les jaunes et les bruns du pot, appelés en renforts, ne firent, joints à un torrent de larmes, que rendre irrémédiable ce désastre aquatique... Mais le lendemain, je demandais à nouveau le pot de cyclamen, du papier, des couleurs... Et je persiste à croire que ma vocation n'est autre, de dessin en dessin, et de toiles en toiles, qu'un inlassable besoin de venger l'humiliation originelle du cyclamen...

★

Il y avait à Lausanne une immense demeure dans un parc, dont les volets restaient perpétuellement clos. On savait cette maison habitée par une mystérieuse princesse, célèbre dans le monde pour sa beauté. Mais personne ne l'avait jamais vue. Or, je m'étais lié d'une amitié « à la vie, à la mort » avec un jeune prince Cantacuzène, issu de l'illustre famille roumaine descendant des empereurs de Byzance.

Il était, avec sa sœur Senta, élevé dans la même « Ecole Nouvelle » que moi. Parmi tant de petits Suisses aux genoux rouges, nous étions, Andronic et moi, éperdus d'idéal et d'ambitions indéçises. Or, la mystérieuse princesse, qui cachait sa beauté aux yeux des Lausannois, était la propre tante d'Andronic. Elle ne vivait pas seule dans la grande propriété triste : Georges Enesco, l'un des deux plus grands violonistes de son temps, avec Ysaye, vivait là, dans l'adoration de celle qu'il appelait « Princesse Aimée ». Il paraît, en effet, que la princesse avait découvert ce jeune tzigane, prodigieusement doué, et en avait fait le grand Enesco... Depuis sa rencontre avec « Marouka » Cantacuzène, Enesco

Le plus clair de mon temps

n'avait plus joué et connu de triomphes à travers le monde qu'en l'honneur de sa « Princesse Aimée » et de son amour.

Chaque dimanche, le concert improvisé commençait, pour quelques rares invités privilégiés, à 15 heures, et se terminait, interrompu par un thé à 18 heures et un souper à 22 heures, vers 2 heures du matin...

Nous arrivons au Châtelet, sombre sous ses grands arbres. Je reconnais le *Concerto pour deux violons* de Bach, joué superbement dans une pièce voisine. Un domestique nous introduit dans un salon à peine éclairé. Le Maître joue, la tête penchée – sa magnifique tête – et le violon, lui aussi, incliné vers le bas; et, à côté d'Enesco, un tout jeune garçon de sept ans, peut-être six, joue, son violon dirigé vers le haut et ne perdant pas de vue un instant le Maître. Convaincu, vaillant, le petit bonhomme ne cède rien au grand homme. Nous écoutons religieusement, impressionnés, debout contre la porte. Les deux violons inspirés s'affrontent et s'enlacent tour à tour, dans l'irrésistible dynamique de Jean-Sébastien. Un long silence...

– Je vous présente mon jeune élève, Yehudi Menuhin, dit Enesco. Il ira loin.

Les invités arrivent : l'écrivain C. F. Ramuz, Ansermet, Braïlowski; on attend Paderewski : il vient de Morges. Un grand divan-lit noir à baldaquins attend la princesse. Quatre jeunes femmes entrent, et le jeune adolescent de quatorze ans que je suis est soudain bouleversé : elles ont les seins nus et des pagnes savamment drapés autour de la taille. Elles prennent place aux quatre coins du divan. Quelques ombres d'invités s'installent. Voici la princesse... Une sorte d'électricité a soudain envahi l'immense salon triste. Quand sa tante approche de nous, Andronic me présente; la princesse m'embrasse sur le front. Je dévisage, malgré ma timidité, son visage étrange et fascinant.

– Princesse Aimée, dit Enesco – la princesse s'étant installée sur le divan, entourée de ses suivantes –, que souhaitez-vous entendre ?

– Pinks, jouez avec Braïlowski, la sonate de Lekeu...

Braïlowski s'approche du piano, Enesco accorde son violon... Paderewski est entré furtivement.

Ce qui me troublait, durant ces heures que nous vivions au sommet de la musique, c'est que la princesse, par l'intermédiaire de l'une de ses émouvantes suivantes aux seins nus, adressait à tel ou telle des invités, d'énigmatiques petits billets griffonnés sur un bloc-notes... J'eusse donné dix ans de ma vie pour recevoir l'un de ces billets-là ! Je n'eus jamais cet honneur...

Parfois, on amenait dans une ambulance l'admirable Clara Haskil, qui était au creux de sa terrible maladie. On l'attachait à sa chaise par une large ceinture de cuir. Et soudain éclatait, dans le salon sombre, l'éblouissement de Mozart... Enesco se mettait au piano et accompagnait Haifetz. Paderewski, très âgé, jouait Chopin et le miracle opérait encore... Tout musicien illustre donnant un concert à Lausanne venait jouer avec Enesco dans l'intimité du Châtelet...

La beauté de la princesse déclinant, les lumières du grand salon devinrent plus faibles encore. Elle voulait rester la « Princesse Aimée ». Et la victorieuse rivale de la reine Marie de Roumanie.

On m'a raconté que, pour être certaine de ne pas faiblir et de disparaître à jamais aux yeux de son illustre amant, la princesse, à Vienne, se vitriola le visage ; qu'elle vécut dans une sorte de cabane, au milieu de la grande salle de son palais, hirsute, comme folle... Qu'elle allait écouter Enesco, tapie dans la cheminée monumentale de cette immense salle, Enesco qui jouait, encore et toujours, pour la « Prin-

Le plus clair de mon temps

cesse Aimée »... Cette fin, digne d'Edgar Poe, doit, hélas, être corrigée : je revis, des années plus tard, rue de Clichy, la princesse Cantacuzène devenue madame Enesco. Dans la pièce voisine, comme lors du lointain passé, j'entendais deux violons : c'était beaucoup moins beau que l'admirable duo Enesco-Menuhin. Une dame et Enesco nous rejoignirent. L'élève du Maître était la reine Elisabeth de Belgique. Héroïne légendaire, élève studieuse du Maître. Un thé suivit. Et c'est au cours de ce thé que la reine me fit une remarque très particulière :

– Nous avons l'un et l'autre, me dit-elle, des métiers comportant la mémoire... Savez-vous comment je reconnais un ambassadeur que je n'ai pas vu depuis vingt-cinq ans ? Je reconnais tous ceux que j'ai perdus de vue à leurs oreilles : je n'oublie aucune oreille !

★

Être présenté à Georges Clemenceau, quand on a quinze ans, est un événement considérable. Or, Clemenceau, à quatre-vingts ans, vivait un grand amour : le dernier.

Une intime amie de ma famille, Marguerite Baldensperger, avait perdu sa fille, belle et adorable, de dix-huit ans. Femme éminente et d'une rare énergie, elle tenta de réagir, de ne pas céder à sa douleur et de faire œuvre utile. Constatant qu'il n'y avait guère de littérature valable pour les adolescents de treize à dix-sept ans, elle résolut de créer une collection appelée « Nobles vies et grandes œuvres », de rencontrer tous les grands écrivains du moment – qu'elle connaissait à travers le professeur Baldensperger, son époux, créateur de la Littérature comparée –, et de leur demander une biographie de l'homme ou de la femme que chacun d'eux admirait le plus.

C'est ainsi que Marguerite fut reçue par Georges Clemenceau.

– Encore faudrait-il que je trouve quelqu'un dont je n'ai pas dit trop de mal, bougonna le « Tigre », hésitant.

Il hésita entre Jeanne d'Arc et Démosthène. Et, pour cette nouvelle collection, née d'une grande douleur, Clemenceau écrivit son *Démosthène*.

Belle – Rodin n'affirmait-il pas qu'elle était la femme la plus belle qu'il eût rencontrée –, cultivée et très remarquablement intelligente, Marguerite apportait à un Clemenceau désabusé et vaquant, son immense chagrin...

– Je vous aiderai, Madame, dit Clemenceau, dès leur première entrevue, en lui tenant fortement les deux mains.

Une amitié naquit, qui devint bientôt passion de la part de Clemenceau. L'ingratitude dont il avait été l'objet n'avait pas éteint le feu qui l'avait habité toute sa vie. Et cette passion dura jusqu'à sa mort, en 1929.

Déjà, se dessinait ma vocation de peintre... Un jour, nous sonnions, Marguerite et moi, tout tremblants d'intimidation, à la porte du rez-de-chaussée de la rue Franklin. Le terrible petit homme nous accueillit dans son bureau. Il était jaune, avec quelque chose de kalmouk dans son visage large, des petits yeux perçants, une toque noire protégeant sa calvitie, et des gants noirs.

– Jeune homme, venez voir quelque chose.

C'était un ordre. Je suivis Clemenceau dans sa chambre, austère, provinciale. Derrière le lit de chêne, une peinture véhémement éblouissait le regard : l'autoportrait, célèbre aujourd'hui, de Claude Monet... Je faisais encore mes études en Suisse. J'étais encore alpestre. Et je demeurai médusé!

– Regardez, dit Clemenceau tout électrisé, regardez com-

Le plus clair de mon temps

bien c'est beau! Et cette barbe! Regardez cette barbe! On dirait de la salade!

Et cette barbe, en effet, allait du vert tendre dans les lumières, au vert émeraude.

Nous rentrons dans son cabinet. Il me montre son *Don Quichotte* par Daumier, à la fois si ridicule et si grand :

– Regardez donc la tête de Rossinante! Et Sancho!

Clemenceau s'amuse comme s'il regardait la toile pour la première fois : on a l'impression que chaque fois que son regard repose sur quelque chose ou quelqu'un, il le pénètre à nouveau...

– Voilà, je vous ai montré tous mes trésors.

Voix nette et simple. Clemenceau parle de Monet, de ses œuvres récentes, « shakespeariennes », dit-il, et si émouvantes que « dernièrement, conduisant une Américaine qui a la plus belle collection des Etats-Unis, chez Monet, cette dame fondit en larmes en voyant l'œuvre dans l'atelier ».

– Et une Américaine! ajoutai-je.

J'interroge Clemenceau sur Manet :

– Pauvre Manet! L'homme le plus spirituel que j'ai connu...

– Il n'a jamais fait votre portrait, monsieur le Président?

– Ah si! dit Clemenceau, repris de son fortifiant rire. Ah je crois bien!

– Est-ce beau? demandai-je, respectueux et un peu interloqué.

– C'est-à-dire, mon cher monsieur, que, l'année dernière encore, vous m'auriez dit : “ Je vous l'achète deux francs cinquante ”, je vous aurais répondu : “ Emportez-le à moitié prix! ” Manet me fit poser cent séances, mais cela aurait pu continuer longtemps, il peignait toujours au même endroit : il n'y a qu'un œil, qu'une oreille...

Je demande à Clemenceau si Monet et Manet ne se sont pas influencés parfois comme semblent en témoigner quelques toiles :

– Jamais, affirme-t-il.

Et il reparle de Monet à qui il paya les premières couleurs de ses débuts.

– Il y a aujourd'hui encore, dans son atelier, une petite toile de jeunesse, une matinée givrée à Vétheuil. Il n'y a presque rien et c'est prodigieux... Monet, tout jeune, la porta au ténor Faure qui s'intéressait à la peinture d'avant-garde. Celui-ci, refusant le paysage, dit à Monet : " Je n'achète pas les toiles blanches, j'achète de la peinture..." A quelque temps de là, un ami rencontre Faure et lui loue le talent du jeune Monet dont il vient d'acquérir une œuvre pour six cents francs. Faure retourne chez Monet et lui offre d'acheter la toile qu'il était venu lui proposer pour six cents francs au lieu des cinquante demandés primitivement. " Monsieur, répond Monet, si vous l'aviez aimée, je vous l'aurais donnée. Aujourd'hui, vous ne l'auriez pas pour cinquante mille! "

Clemenceau dit, peu après :

– Il s'est penché sur un lac et, en transparence, il y a vu le monde... D'ailleurs, ajouta Clemenceau, je vous emmènerai chez mon ami Monet! Vous savez que nous avons soixante ans d'amitié!

Nous avons regagné le bureau, où nous attendait Marguerite.

– Vous savez peut-être, jeune homme, que je passe pour autoritaire? Au contraire, je suis un bon républicain discipliné. Cependant, en une seule occasion, j'ai été autoritaire : j'ai pris l'*Olympia* de Manet, et je l'ai foutue au Louvre! Marguerite, j'ai décidé de conduire votre jeune ami chez Monet!

Le plus clair de mon temps

Et comme, discrètement, je me levais pour prendre congé, sur le ton abrupt qui était le sien, Clemenceau me demanda :

– Avez-vous vu *La Femme à la perle* de Corot ? Vous savez qu'hélas, elle part pour les Etats-Unis, demain, définitivement.

– Oui, monsieur le Président, dis-je, je connais cet admirable tableau...

– Mais avez-vous vu le tableau ?

– Non, monsieur le Président, mais de bonnes reproductions.

– Alors, en sortant d'ici, allez sans faute chez Rosenberg, où il est exposé jusqu'à ce soir.

– Je vous le promets, monsieur le Président.

A peine étais-je place du Trocadéro que je remettais en question ma promesse... Enthousiasmé par ma visite, encore sous l'effet du magnétisme du petit homme aux gants noirs, j'avais envie de soleil, de marcher dans le soleil... « Je dirai au grand homme que j'ai vu le tableau », pensai-je. Et je décidai de rentrer à pied, joyeusement.

Un scrupule me tracassa très vite : Clemenceau, me dis-je, n'est pas un homme à qui on peut mentir... Et, rebroussant chemin, je me rendis à la galerie Rosenberg, rue La Boétie. A peine étais-je devant *La Femme à la perle*, constatant la fabuleuse distance qui sépare une reproduction de l'œuvre elle-même, qu'une voix forte se fit entendre à travers la salle d'exposition :

– Y-a-t-il dans la salle un monsieur Mac'Avoy ? On vous demande au téléphone !

Surpris, je décrochai l'appareil :

– Allo ?

– Clemenceau ! Vous êtes là, c'est bien...

Et il raccrocha.

★

Dans la voiture qui nous conduisait à Giverny (je crois me rappeler que Clemenceau avait encore Brabant, son chauffeur durant la Grande Guerre), j'étais plus mort que vif à la pensée de cette visite entre deux vieillards plus redoutables l'un que l'autre.

— En quelque soixante ans d'amitié, hasardai-je, Monet n'a jamais fait un portrait de vous, monsieur le Président?

Clemenceau se retourna vers moi :

— Nous avons le temps, je suppose!

Peu après, alors que nous approchions de Giverny, je demandai encore :

— Et que fait Monet, en ce moment?

— Il détruit des toiles! Toute la journée...

Je sursautai :

— Et vous ne l'en empêchez pas, monsieur le Président?

— Je l'aide!

Et je me représentai le spectacle fantastique de ces deux vieillards illustres, éclairés par un feu de bois, lacérant des toiles de Monet qui déjà valaient, bons ou mauvais, des fortunes, avec un plaisir féroce, et les jetant au feu...

Nous trouvâmes Monet debout, dans son atelier, avec son opulente barbe et une blouse qui descendait jusqu'à ses pieds, aux prises avec un Japonais, à qui il refusait de vendre aucune toile. Le Japonais, je m'en souviens parfaitement, tenait à la main son carnet de chèques, et en jouait, tentateur, devant le grand Monet buté et presque violent.

Quelques toiles de « meules de foin » et une grande toile de « nymphéas », faite de taches de couleurs pures, inachevées, étaient posées sur chevalets, ou au sol, contre des

Le plus clair de mon temps

meubles. Je demeurai ahuri par un ciel jaune de cadmium citron, derrière les meules vertes, rouges ou violettes... Je ne connaissais guère, alors, que le pâle musée de Lausanne et croyais que *Le Taureau* du brave peintre suisse Burnand, brâmant sur une montagne, avec de la buée parfaitement imitée, était un chef-d'œuvre...

De la promenade à travers les jardins, je garde un souvenir bien différent de l'image qu'ils offrent aujourd'hui, malgré la très remarquable et fervente reconstitution qu'en a faite Van der Kemp. La nature ne se laisse pas faire. Elle n'obéit qu'à l'amour et à sa fantaisie. Elle aime son désordre et composer, seule, ses harmonies... Tout était spontané dans le jardin de Claude Monet, et magique, et voulu par les dieux.

Les deux amis, les deux grands hommes, le petit au chapeau tourmenté et le grand à la barbe fleurie, tandis qu'ils devisaient en marchant, je demeurais près de l'étang aux nymphéas. Je comparais l'eau, les nymphéas, et le grand tableau inspiré de ce spectacle. Et je compris, à quinze ans, cette vérité essentielle : que la peinture n'est pas reproduction, mais équivalence...

meubles je demandai alors par un cri sans de cadence
 dion, derrière les incises vertes, rouges ou violettes... Je ne
 connaissais guère mieux que les belles couleurs des robes et
 autres que les incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises

De la promesse à travers les perdus je gâchais souvent
 l'incise d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises

Les deux amis japonais gâchaient souvent au
 chaque moment de la grande incise d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises

Les deux amis japonais gâchaient souvent au
 chaque moment de la grande incise d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises

Les deux amis japonais gâchaient souvent au
 chaque moment de la grande incise d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises
 d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises d'incises

Journal 1926-1987

Si l'histoire humaine n'est que l'histoire de l'humanité, elle n'est que l'histoire de la démocratie. Elle n'est que l'histoire de la vie.

10 mai 1926.

A vingt ans, être prêt pour la mort, c'est accepter votre vie et être prêt pour la vie.

17 avril 1926.

Présenté le samedi 10 avril à Madame Saboury. La danse ne savait exprimer sur le geste, à lui à lui, mais elle est, pour cela, à côté des autres langages. Je note quelques remarques faites par Saboury au sujet de notre conversation.

— Tout va bien, lorsque j'avais une frayeur, je ne saisis pas à lui : le feu tenait sur un pied. La scène la plus développée chez moi, à la naissance de l'homme, fut toujours ébranlée le besoin d'entrer dans une autre. Parfois, à un moment donné, on se sent en danger. — Sans doute

Journal 1926-1987

Domont, 4 janvier 1926.

Si j'habitais Chartres, je me ferais catholique. A Versailles, peut-on être démocrate? Nîmes a conservé le goût du sang...

10 mars 1926.

A vingt ans, être prêt pour la mort, c'est simplement n'être pas prêt pour la vie¹.

12 avril 1926.

Présenté le samedi 10 avril à Alexandre Sakharoff². La danse ne savait exprimer que la grâce, il lui a fait tout dire et, pour cela, a créé son propre langage. Je note quelques remarques faites par Sakharoff au cours de notre conversation :

- Tout enfant, lorsque j'avais une frayeur, je ne songeais pas à fuir : je me tenais sur un pied... Le sens tactile est le plus développé chez moi. A la moindre émotion, j'ai toujours éprouvé le besoin d'enlever aussitôt mes gants... Pavlova³ a un mauvais goût extraordinairement parfait... Sans Sarah

Bernhardt, je n'aurais jamais dansé... En m'appelant danseur, il me semble qu'on me crache au visage. Ce que je cherche à faire est une poésie de geste. Je ne danse pas, je chante à la louange de Dieu. Je suis peut-être un mauvais poète, je ne suis pas un danseur... Le théâtre, les planches, la scène, existent moins pour moi que pour la plupart des gens du monde qui sont dans la salle... J'ai voulu, je voudrais encore entrer dans les ordres. Mais j'ai pensé que ce renoncement était un grand luxe et ces privations, une volupté : il m'est plus difficile d'accepter que nous soyons, Clotilde et moi, « les danseurs Sakharoff »... Dans la *Danse sainte*, nous avons changé le costume de Clotilde, supprimé l'auréole. La danse est sainte : pourquoi conserver cette fausse auréole?... Je ne fais plus de maquettes. Pendant une semaine, la nuit, je cherche mes couleurs mentalement dans une extrême tension cérébrale. La semaine suivante, je suis toujours malade et ne distingue aucune couleur... Pour *Le Bourgeois gentilhomme*, tout est gris, jusqu'à la perruque : j'ai voulu que ce soit la cendre de l'époque... Nous avons besoin des couleurs, des beaux plis, des poses nobles, Charlie Chaplin n'a besoin de rien... Une misère dans la rue, un mot en l'air, font plus pour une création que cent Raphaël ensemble... La musique contient plus de danse qu'on imagine. Mais on peut être sûr que la musique dansante n'en contient jamais..

Nous sommes allés au Louvre, Alexandre Sakharoff et moi. Devant la petite tête de princesse égyptienne en émail bleu, il dit :

— Les plus grandes œuvres d'art font oublier tout, même *ce qu'elles sont*. Ce n'est plus la vue ou l'ouïe qui sont frappées, c'est une région de l'être, la plus mystérieuse, qu'on pourrait appeler *l'être d'art*. Devant cette tête, *je ne sais plus si je regarde ou si j'écoute de la musique*.

Le plus clair de mon temps

Nous sommes devant les petites compositions sous le *Couronnement de la Vierge* de Beato Angelico : Alexandre ne regarde pas les personnages mais un pan de mur, une rangée de fenêtres, un toit de tuiles, sanctifiés par la foi. Il me montre un coin d'atmosphère obscure et dit :

- C'est là que sont les anges...

29 mai 1926.

Il faut agir comme si l'on disposait de plus que sa vie.

Domont, 11 juillet 1926.

On devrait toujours se considérer de l'extérieur, placer son esprit hors de soi-même, s'excentrer. Il faut se voir agir et non pas s'écouter... Quand je me regarde dans une glace, je prends un air énergique et intelligent, aussitôt. De même, si vive soit la douleur que je ressens, elle s'atténue du fait que je vois ma personne physique limitée, en rapport avec les choses. Je me perçois comme je perçois quelqu'un d'autre. Ainsi opposée au débordement de la vie affective qui remplit sans peine un paysage et son ciel, cette réalité matérielle bornée a un grand caractère d'insensibilité.

1er janvier 1927.

Il n'y a pas au monde de chose capable de provoquer une rage plus folle qu'un bouton de col récalcitrant. L'année a commencé par cette rage : je m'habillais pour le réveillon chez Armand...

Quelle chose agréable à l'œil qu'une grande table, les cristaux, des œillets, les bougies avec de petits abat-jour et l'alternance des habits et plastrons blancs avec les colliers de perles et les bras nus des femmes : j'y vois le plaisir le plus authentique de cette soirée, par ailleurs, tumultueuse... Embrassé Anne-Marie dans un petit salon.

- Le mariage ou l'amitié, dit-elle...

En sortant, j'ai vu la tour Eiffel se refléter dans la Seine noire et lisse. Ma main gauche était toute chaude de l'odeur de ses cheveux...

3 janvier 1927.

Le modèle que nous avons depuis ce matin me transporte : aucune poésie n'égale celle d'un corps humain harmonisé dans une pose simple. Que ne puis-je promettre à cette femme des trésors et me l'attacher des années! J'en étais bouleversé, presque malade, et je n'ai pu réagir de toute la journée. Mes camarades, et particulièrement les femmes, s'énervent de mes exclamations. Ils se mettent au travail dès que le modèle est sur la table et, avec leurs fils à plomb et lignes constructives, ébauchent d'un fusain toujours égal. Pour moi, chaque semaine, il me semble avoir oublié tout ce que je croyais savoir...

Mardi 4 janvier 1927.

Le modèle ne me déçoit pas : la tête aujourd'hui m'a paru plus belle encore, renversée en arrière. L'arc de la petite bouche est triste et plein. Quand elle entrouvre les lèvres un peu, c'est indicible, j'ai envie de pleurer... La tête de l'*Esclave* de Michel-Ange donne aussi envie de pleurer, et les mêmes larmes. Cette spiritualité intense et charnelle paraît être répandue également partout. Il faut tomber à genoux : l'humanité est là tout entière, force, calme, douceur, volupté...

Mercredi 5 janvier 1927.

Travaillé au nu. Au fond, les subtilités de couleurs importent peu. La grande affaire, c'est la plénitude des

Le plus clair de mon temps

volumes, des grands volumes et des moindres (coins de bouche, etc.); ensuite, la densité de la pâte qui doit répandre d'épaisses lumières. L'émotion est dans la lumière, car la lumière enveloppe toute forme avec tendresse.

Terminé hier soir *Les Caves du Vatican* de Gide : voilà un livre auquel je ne comprends rien. Il n'y a là aucune invention, il n'y a qu'in vraisemblance sans fantaisie. Celui qui critique si bien dans *Prétextes*, qu'il est pauvre dès qu'il veut imaginer!

Vendredi 7 janvier 1927.

J'emménage boulevard du Montparnasse : quelle bonne poussière! Je la respire à pleins poumons comme de l'air pur. Enfin, enfin, vais-je pouvoir faire quelque chose de concentré? Etre en accord dans mon travail avec ma pensée véritable? Cela surtout importe! Tendre ma pensée vers ce qui est mon vrai but, appliquer ma volonté bien strictement à cela. C'est seul en face de moi-même, et par le moyen de mon propre portrait, que je parviendrai le mieux à franchir une étape précise que je vois à l'instant dans mon esprit parfaitement définie, et qui ne pourra être dépassée intellectuellement qu'après réalisation pleine.

Mardi, le 11 janvier 1927.

J'ai passé dans mon atelier mon premier après-midi de travail : la solitude, le poêle qui ronronne... C'est une joie inouïe. L'heure où le jour tombe est la plus belle, tout est simple, grand, chargé d'âme. Fait un premier dessin pour mon portrait. Tout est décidé, sauf la main droite... Une tasse de thé dans le crépuscule. Ensuite, j'ai bouleversé la composition du *Vestiaire*⁴. Cette fois, ça y est. J'en suis au bonheur.

Mercredi 12 janvier 1927.

La beauté qui dans les œuvres de l'art me comble d'une satisfaction totale, d'une joie absolue, quand je la rencontre vivante dans la nature, ne me cause que tourment, désespoir, inquiétude : le Russe qui me pose pour *Le Vestiaire* est un demi-dieu. Simplement moulé, le torse donnerait un chef-d'œuvre. Parce qu'il vit et que toute cette beauté demeure inutilisée, elle me fait mal, me faisant trop sentir mon impuissance... Au contraire, la laideur, dans la vie, donne confiance parce qu'on est souvent seul à y voir de la beauté.

Jeudi, le 20 janvier 1927.

Ce matin, brouillard. Le soleil semblait, dans les branches floues, nager, poisson rose à travers de géantes algues. Luxembourg solitaire. L'herbe, l'herbe verte, bien attachée à la terre, m'émeut et les roseaux qui frissonnent au vent. Désir terrible de calme, de campagne.

Lundi 24 janvier 1927.

Alexandre Sakharoff me parle de sa solitude. Se doute-t-on à quel point on comble peu le cœur de ceux qu'on applaudit? Pour l'artiste solitaire, combien ces enthousiasmes anonymes doivent être amers! Quelle ironie, une salle en délire autour d'un cœur désert, tant de bruit autour d'un tel silence. J'aime qu'Alexandre ne cherche pas à protéger sa sensibilité exaspérée. Au contraire, « qu'elle vibre, jusqu'à en crever! » C'est bien ainsi, il faut jouer le tout pour le tout et, « quand on a mis le feu, laisser tout brûler ».

A propos d'Isadora Duncan, Sakharoff déplore cette tentative de suicide ridicule de ces jours derniers et regrette

Le plus clair de mon temps

qu'elle n'ait pas plus de respect pour son art, sa personne et ses malheurs :

– On ne peut à la fois être une Messaline et une vestale.

Mercredi 26 janvier 1927.

Quand Delacroix écrit le 24 janvier 1824 : « J'ai dessiné aujourd'hui et fait la tête, la poitrine de la femme morte qui est sur le devant (dans *Les Massacres*). Le soir, dîner chez Mme Lelièvre », ces simples phrases deviennent inouïes parce que nous connaissons l'incomparable morceau dont il est question. Ainsi, l'éclat de cette note au courant de la plume rejaillit jusque sur cette Mme Lelièvre.

Jeudi 27 janvier 1927, au matin.

La nature est le vaste marché où tout artiste va faire ses provisions *lui-même*. Il y choisit sa nourriture selon ses besoins et ses goûts. Mais sa vie intérieure et l'exemple des maîtres, c'est l'air qu'il respire. Air vicié ou air pur, air des marécages ou air de la montagne. De cet air dépend son appétit.

Vendredi, le 28 janvier 1927.

Présenté à Fauré-Frémiot, « le fils du *Requiem* ». (Marcel Proust appelle Mlle Vinteuil, « la fille de la *Sonate* »). Très sympathique. Mais je pensais sans cesse à son père et n'osais le lui dire.

Samedi 29 janvier 1927.

Correction de Paul-Albert Laurens⁵. Sa probité est à la fois ce qui le sauve et ce qui le perd. Il dit que la position à

prendre, vis-à-vis de la nature, n'est pas celle du chasseur qui attend le gibier. Qu'il faut accueillir la nature, que la réflexion, les souffrances, tout ce qui constitue la maturité sera le filtre à travers quoi passera la nature.

Dimanche 30 janvier 1927.

C'est aujourd'hui que Papa et Maman ont fêté mon anniversaire⁶. Cérémonie toujours très simple et touchante, qui respire notre grand amour. Comblé de cadeaux pratiques, choisis avec une si intelligente tendresse. A vingt-deux ans, mes chers parents sont encore pour moi le pivot, l'amarre, l'ancre, la terre ferme.

1er février 1927.

Mon portrait à recommencer. Stupidement, je n'avais pas songé que le fait de me peindre dans une glace me faisait tenir la palette de la main droite et travailler de la gauche. J'étais si content de la composition et même de l'ébauche. Impossible de reprendre : entrain coupé. Grande crise cet après-midi. Humeur si massacrate qu'elle était insoutenable pour moi-même. Tourné en tous sens dans l'atelier. Jour très clair. L'impression que je serais très bien disposé si je ne l'étais si mal par la force des choses. Essayé de m'intéresser à l'esquisse : rien à faire. Mal de tête... Espoir subit que Rembrandt, dans son *Portrait de l'artiste par lui-même* (1665), soit tombé dans le panneau et tienne son pinceau de la main gauche... Sorti acheter une reproduction de ce tableau : mais non!

2 février 1927.

Un nouveau portrait à peu près décidé. Hésitations encore, entre plusieurs variantes de la pose. Il faut en finir et

Le plus clair de mon temps

choisir demain. Ces tergiversations font perdre du temps et écartent de ce qui doit avant tout compter : bien me répéter qu'un peintre doit être peintre d'abord, ensuite émotif, ensuite acharné, et intelligent pour finir.

Vendredi 4 février 1927.

On parle des enfants. Christiane Lorrain raconte qu'un jour Véra Sergine⁷ fait conduire son petit garçon au théâtre, où elle joue Marion de Lorme. Au moment où elle pleure son Didier, le petit s'est mis à sangloter, criant à sa mère sur la scène :

– Maman, maman chérie, ne pleure plus, je t'en donnerai un autre, de Didier.

Un autre enfant à qui sa maman demande : « Si je mourrais, qu'est-ce que tu penserais ? » répond :

– Je t'en voudrais toute ma vie.

Samedi 5 février 1927.

Après le travail, thé chez Christiane Lorrain, avec Jean Angelo⁸, le fameux. Que restera-t-il de cette célébrité, qui est plutôt popularité ? Je rencontrais pour la première fois un acteur de cinéma en chair et en os. Je lui dis qu'il ne ressemble en rien à lui-même, et qu'il semble pourtant peu maquillé à l'écran. En effet, il ne l'est pas... Comparaison avec une photo de lui dans le rôle de Morhange : identification parfaite, trait pour trait. Et pourtant, deux hommes... Comme je lui demandais l'impression que l'on ressentait en se voyant agir et vivre sur l'écran, il me dit qu'elle est affreuse, « qu'on a envie de se reprendre ». Admiré de beaux livres autographiés. Ecriture de Mallarmé, ronde et régulière ; de D'Annunzio, très orgueilleuse, très esthétique ; de Lamartine, fine et penchée ; de Musset, moins fine, et

penchée; de Huysmans, petite signature de notaire; de Byron, beaucoup de ratures; de Victor Hugo, une dédicace à la danseuse Taglioni : « Madame, je dépose ce livre sous vos ailes, c'est-à-dire à vos pieds ».

Mercredi 9 février 1927.

Aujourd'hui, Joséphine Baker à l'atelier⁹. Ovations dans le boulevard du Montparnasse. Etrange produit : un sauvage raffiné. Elle unit toutes les séductions d'élégance, de bizarrerie équivoque propres à une civilisation faisandée, aux charmes libres, souples et forts de la jungle. Corps admirable, mince, plein. Tête drôle, et parfois de grand style! On lui est reconnaissant de n'avoir rien du tout dans la tête : la moindre pensée lui enlèverait ce beau caractère purement animal, elle ne serait que bestiale.

Dimanche, le 13 février 1927.

Visite aux Indépendants¹⁰. J'en suis revenu presque malade, écoeuré, dégoûté de moi-même, de la peinture et de tout ce qui se peint. Quarante salles de peinture et pas quatre peintres... Un mélange de chromos et d'outrance, gratuit, de quoi vous démolir pour toujours... Titre de tableau : *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous*. Cela représente le soldat, le prêtre, le juge, l'universitaire poursuivis par des énergumènes, torsés nus. On voit aussi quelques inexplicables femmes nues, maigres et déchaînées... Mais j'ai vu mieux : une toile, intitulée *Comme elle est longue à revenir*. Dans un paysage polaire, un chien-loup contemple en rigolant un trou dans la glace, par lequel sa maîtresse a disparu, évidemment. Sur le bord du trou fatal, une cravache et un œillet rouge. Il neige... En vérité, cela dépasse le concevable...

Le plus clair de mon temps

souvenirs, du *Perroquet vert*, que Jacques de Casembroot, ami de Mac'Avoy, avait réalisé pour le cinéma en 1928 (cf. note 12). Son portrait par Mac'Avoy sera réalisé en 1972 (65 x 50 cm) et conservé dans une collection particulière.

119. Mac'Avoy a réalisé des décorations à bord du *France*.

120. *Rouen 2* (130 x 205 cm) peint en 1962 et acquis par la banque Worms et Cie. *Auxerre* (150 x 120 cm), peint en 1961. Et le portrait de *Pablo Picasso* (200 x 165 cm), exécuté en 1955, et conservé au musée d'Art moderne de Paris.

121. *Pierre Larousse* (119 x 133 cm), peint en 1957. Ce tableau est conservé au sein de la collection des éditions Larousse. Le portrait de Marc Chagall (180 x 200 cm), terminé en 1963, appartient à la collection de Lillian Kelly Kaufmann.

122. Babou est le nom de la maison de Mac'Avoy au Rayol-Canadel, commune située à une trentaine de kilomètres de Saint-Tropez.

123. C'est dans ce bastion, à Menton, devenu depuis musée Cocteau, que se trouve le portrait de Jean Cocteau peint par Mac'Avoy en 1955. Quant au théâtre du Centre méditerranéen universitaire du Cap-d'Ail, évoqué plus haut, Jean Cocteau travailla à sa décoration de 1960 à 1962.

124. *Le général de Gaulle visite la France* (140 x 180 cm), peint de décembre 1962 à janvier 1963, est dans une collection particulière.

125. Isis Kischka, fondateur des « Peintres témoins de leur temps ».

126. *Ainsi va le monde!*

127. Alan Searle, secrétaire et compagnon de 1945 à 1965 de William Somerset Maugham à qui il restait, alors, presque trois années à vivre (1874-1965).

128. Quand William Somerset Maugham s'était marié, il avait reconnu la fille de sa femme : celle-ci, devenue l'héritière légitime de Maugham, avait épousé lord Hope.

129. Lillian Kelly Kaufmann, richissime Américaine, a constitué une collection de quelques-uns des tableaux les plus importants de Mac'Avoy. Elle possède, entre autres, les portraits de François Mauriac, Marc Chagall, et *Auxerre*.

130. Louis Amade, qui fut préfet adjoint à la préfecture de

Police, a composé de nombreuses chansons pour Edith Piaf et Gilbert Bécaud. Jean Cocteau est mort, comme Edith Piaf, le 11 octobre 1963.

131. Caria est la contraction de Caryathis, nom de scène de la danseuse Elisabeth Toulemon (1888-1971), qui devint Elise Jouhandeau, par son mariage, en 1929. Elle créa, en 1921, *La belle Excentrique* d'Erik Satie.

132. Né à Bordeaux, Mac'Avoy revint dans cette région pour exécuter un tableau de groupe, *Les Propriétaires des vins de Bordeaux*. Terminé en 1965, cette toile (230 x 200 cm) est conservée dans une collection particulière.

133. Senta Cantacuzène est la sœur cadette d'Andronic.

134. « Souriez et le monde sourit avec vous. Chantez une chanson. Ne soyez pas triste, mais joyeux tout au long du jour. »

135. Mary Lee Read, conservateur du musée de Muskegon, ville des faubourgs de Chicago.

Irving Tarrant, écrivain et critique d'art américain.

136. Mac'Avoy a fait le portrait de John Fitzgerald Kennedy en 1961. Ce tableau (65 x 50 cm) fait partie de la collection Kennedy.

137. *Johnny Halliday*, portrait (180 x 230 cm) peint en 1967 et conservé dans une collection particulière.

138. Louise de Vilmorin (1902-1969) était morte depuis quelque temps, en effet, quand Mac'Avoy fit son portrait (200 x 180 cm). Terminé en 1970, il est conservé dans une collection particulière.

139. François Mauriac, né en 1885, est mort le 1er septembre 1970.

140. Le marchand de tableaux Paul Sonnenberg fut l'un des premiers à introduire la peinture contemporaine occidentale au Japon : c'est sous sa direction que Mac'Avoy et Claude Michelet avaient été chargés de prendre des contacts culturels au cours de leur voyage.

141. « Le voyage enroulé » est une image qu'emploie Jean Cocteau dans un quatrain déjà cité par Mac'Avoy à l'époque de l'enterrement du poète. (cf. décembre 1963).

142. Mac'Avoy fit le portrait d'Eugène Ionesco en cette même